

Claude Adelen

Sur la dernière lande

Ils ont dit, voilà le fleuve
qui sépare, ils ont dit, laissez tous dans le sable

vos souvenirs, ils pèsent
trop pour que la barque les emporte...

(Fayoum, Farrago, 1999)

Claude Esteban était né en 1935. Sa brusque disparition, alors que son dernier livre de poèmes était sur le point de paraître chez Gallimard, il y aura dix ans cette année, laisse un vide irremplaçable dans la poésie française contemporaine. Avec quelle émotion avions-nous lu alors *La mort à distance* :

Je ne veux pas que la mort
me surprenne avec des mots qui durciraient
dans ma bouche

comme si tout ne devait pas finir, très
doucement, devant
un simple mur de briques rouges.

Celui qui s'impose à mes yeux comme l'un des meilleurs poètes de la deuxième moitié du XX^e siècle, nous expliquait dans *Ce qui retourne au silence* (Léo Scheer, 2004), comment les deux langues, l'espagnole (il fut le traducteur de Paz, Quevedo, Borges, Jorge Guillen entre autres) et la française, qui se combattaient dans sa tête « *comme deux visions et deux versions irréconciliables du monde* », ont produit cette écriture du dénuement, de l'émotion contenue.

Claude Esteban m'a enseigné cette écriture-là, il m'a aidé (moi et bien d'autres sans doute) à poursuivre ma route vers un lyrisme dépouillé des oripeaux du pathos et du sentimentalisme. Toute son œuvre est dédiée à la recherche d'une authenticité toujours plus grande, qui doit autant à Yves Bonnefoy qu'au peintre Morandi. Et, de fait, réflexion sur les arts plastiques et sur la poésie, chez lui, ne se séparent jamais. Je pense aux pages lumineuses qu'il nous a léguées dans *Le travail du visible* (Fourbis, 1992), à cette admirable ouverture consacrée à Claude Lorrain, *Sous le rameau du laurier de Virgile*, dont je ne peux résister au désir de citer ici, pour faire entendre la beauté de cette prose, les dernières phrases :

Deux siècles passeront, et avec eux la chimère d'affirmer inlassablement le monde raisonnable. Jusqu'à ce que, sous le rameau du laurier de Virgile, quelqu'un s'aventure derechef au Voyage, Gérard de la nuit blanche et noire, et cherche, parmi l'éblouissement des temples et des dieux morts, à Mortefontaine, à Cythère, l'impossible guérison des cœurs.

L'impossible guérison des cœurs, poèmes ou proses, ses livres n'ont cessé de la réaffirmer, de l'affronter. Leurs titres parlent d'eux-mêmes : *La saison dévastée* (1968), *Dans le vide qui vient* (1976), *Soleil dans une pièce vide* (Flammarion, 1991), autour des œuvres d'Hopper, *Quelqu'un commence à marcher dans une chambre* (Flammarion, 1995), *Morceaux de ciel, presque rien* (Gallimard, 2001). Pour n'en citer que quelques uns. « *Ne vous y fiez pas, un livre est quelqu'un*, disait Hugo dans son *William Shakespeare. Vous vous sentez tiré par le livre. Il ne vous lâchera qu'après avoir donné une façon à votre esprit* ». C'est par son titre qu'un livre vous prend. Ainsi *Ce qui retourne au silence* est entré en moi, comme un écho renvoyé de *Aller ou rien ne parle* et *D'où pas même la voix*, titres que j'ai donnés à deux de mes recueils de poèmes, pour rendre sensible ce que je considère comme l'essence même du mouvement de poésie au cœur de l'être...

Que tout soit léger, qu'il y ait à peine
un peu de vent

et qu'il nous emporte comme ces pollens
que les arbres perdent

que nos âmes
se dispersent dans l'espace

et qu'un jour quelqu'un sache
que nous avons vécu

en respirant une fleur quelconque

Le deuil (dans un de ses plus beaux livres, *Élégie de la mort violente*, Flammarion, 1989), la désolation intérieure, la présence de la mort, de livre en livre tenue à distance, – ah qu'on relise dans *Morceaux de ciel presque rien* ces bouleversants Fayoum ! –, cette retenue exemplaire exprimée dans des poèmes d'une rare densité, et dans lesquels le temps est comme « *accumulé dans la minute qui les profère* », alternant avec des morceaux de prose d'une admirable frappe, tout cela témoigne dans le registre de l'écriture, d'une volonté de « *restituer à la personne humaine qui parle et au monde que les mots convoquent, une sorte d'assise, précaire sans nul doute mais qui va en s'affermissant* ».

Alors que la poésie moderne tend plutôt à l'évacuer, Claude Esteban réaffirme la primauté du sujet, « *non pas entité close, éprise de son essence, mais un surgissement individuel de l'être qui ne s'éprouve et ne se reconnaît que par le regard qu'il porte, le geste qu'il dirige vers le dehors, vers cette extériorité qui loin de l'annuler, le confirme à travers l'autre que lui-même.* »

Que de pages sont ainsi essentielles à notre réflexion lorsqu'on se pose une fois de plus la question : Comment continuer à produire une parole vivante ? Et il me semble que les livres de Claude Esteban nous ont été donnés au moment voulu pour nous redonner la confiance et l'énergie manquante. Ne serait-ce qu'à lire dans *Ce qui retourne au silence* des lignes comme celles-ci :

Le poème, ainsi entendu, au sens premier du terme, devient le face à face entre le Tu et le Moi, non plus sous le signe de la défiance et de l'opposition, mais sous les espèces d'une sorte d'assentiment qu'on pourrait appeler la justice ou, du moins, la

justesse de l'esprit.

Puis-je alors me permettre ici, modestement, de saluer Claude Esteban par un poème :

Le feu des mots peu à peu s'est éteint,
leur danse n'éclaire plus la chambre, le jeu
des fantasmagories s'achève, autour d'eux
peu à peu les ombres s'allongent.
Ce qui a longtemps réchauffé le cœur
(ou ce qui fut peut-être son bûcher)
n'est plus qu'un petit tas grisâtre,
ce qu'il reste de braise, de tisons,
la cendre du silence le recouvre :
on dit « Autant en emporte le vent »

Mais les noms même quand il vente
ne s'éteignent jamais, devant la porte,
fantômes muets ils demeurent, veillent,
vivent dans l'ouvert souvent se montrent
dans l'aphasie des rêves, ils ne meurent
pas ce sont les corps qui sombrent
dans la retenue obscure.

« Esteban » son nom « sur la dernière lande »,
se prononce, entre dans ce qui nous déborde.
La mort a fait son œuvre blanche, goutte
à goutte, alléger le temps accroître
la transparence des années. « Esteban »,
« ce qui retourne au silence », ses livres
clairs « morceaux de ciel presque rien » contiennent
le temps sans bord, traversent
la voix humaine.

Claude Adelen, né en 1944 à Paris, est poète et critique. A enseigné en région parisienne. Réside à Montpellier. Membre du comité de rédaction d'Action poétique de 1971 à 2013, où il a publié régulièrement des chroniques de poésie (rassemblées dans *L'Émotion concrète*, Comp'Act, 2004), ainsi que dans *La Quinzaine littéraire*, la *NRF*, *Aujourd'hui poème*, etc. Derniers recueils : *D'où pas même la voix* (Dumerchez 2006, Prix Louise-Labé), *Légendaire* (Anthologie, Flammarion 2010, Prix Théophile Gautier de L'Académie française), *L'Homme qui marche* (Flammarion (2014).